

soldats découragés, rendre le lustre à nos drapeaux et châtier les papistes au sein de leurs montagnes. Arthaud d'Apchon vient de faire arrêter à Feurs et à Saint-Galmier nos ministres venus d'Issoire pour prêcher l'Évangile ; il les a fait jeter dans les prisons, je vais les délivrer ; il a fait fermer les prêches, je vais les rouvrir. Mais avant, je vais assurer l'ordre et la tranquillité de la ville, et pour cela, je n'ai besoin ni de vos avis, ni de vos secours.

— Mon ministère m'appelle en ce moment vers les consuls, répliqua Ruffi ; je puis donc vous accompagner, et si vous n'avez besoin ni de mes conseils ni de mon secours, ce sera par amitié que vous souffrirez ma présence.

— Je n'empêche, reprit le baron, et tous deux, sombres et mécontents, s'éloignèrent de la forteresse avec l'escorte qui les attendait hors des murs.

Ils traversèrent la porte de Bourgneuf gardée par un poste nombreux ; là, un officier interrogea les soldats. Nulle dame ayant l'apparence des fugitives n'avait paru dans la journée. Sur le pont de la Saône, une grande rumeur avait lieu.

Des cris de mort s'élevaient : Tue ! tue ! disait le populaire ; à l'eau ! à l'eau ! à mort les papistes, les idolâtres, les ensorcelés ! clamait une foule qui se ruait, allant et venant comme les vagues de la mer. Les pertuisanes de quelques soldats du guet s'élevaient au-dessus des têtes ; mais les hommes chargés du maintien de l'ordre étaient trop peu nombreux pour arracher leurs victimes à la rage des forcenés que la pensée du sang enivrait. Tue ! tue ! était le cri général, le seul mot qu'on entendit de-